

LAURETTE MAS-CAMILLE

DLO-COUCOUNE

OU

ÉLOGE DU DÉSIR AMOUREUX

Contes réels de l'imaginaire antillais

Remerciements à :

A **mes enfants** qui attendent leur majorité (ou que j'aie le dos tourné) pour lire ce livre.

A **Lucilia Deluge**, dessinatrice et complice.

Alain Aumis, éditeur, mécène et ami qui a accompagné la publication de ce livre.

L'auteure écrit. Que pourrait-elle faire d'autre, d'ailleurs ? Ne vous posez pas de question, achetez (ou volez) l'ensemble de ses œuvres :

Quand je serai béké et autres nouvelles plus probables (nouvelles)

Où le blanc jasmin à la rose s'assemble (roman)

Trop de Noirs chez les Blancs et inversement (nouvelles)

Maudit gamin ! (récit).

L'assassin du Mémorial Acte (polar)

EROTIK, Chaleur tropicale (histoires pour adultes consentants)

Trois meurtres et demi pour le commissaire Letchimy (polar)

Les bêtises d'une cambrée (Laurette Mascamille et Frédéric Peltier, roman érotique)

Les Dames du Parc, la passion selon Judith (roman historique médiéval)

INVICTAE, l'incroyable odyssée d'une jeune migrante (témoignage)

*Une pincée de quimbois
Mélangée à la Foi,
Du sexe, de l'émoi,
Ce livre est fait pour toi.*

Dlo-coucounne

Il était une fois deux sœurs malpropres comme le jour, parce que le jour laisse tout voir, tout sentir et tout deviner tandis que la nuit, semblable au chat, cache aux yeux de tous les choses les plus innommables. À la messe, mais aussi à la CAF, quiconque avait le malheur de s'asseoir à côté d'elles était voué au changement de place immédiat, car pour faire leur intéressantes, elles croisaient les jambes, pensant que cela faisait distingué. Or, le naturel revenait au petit trot puisque cette histoire se passe aux Antilles et que rien ne revient au galop, car il fait trop chaud et tout est fatigué. Alors elles décroisaient leurs jambes sans même y penser et reprenaient leur tenue habituelle, cuisses écartées vulgairement, sandales abandonnées sous la chaise et pieds crevassés comme le grand Canyon. C'est à ce moment-là que la vieille odeur de pisserie *sûrie* remontait de leur culotte, passait par-dessus leur jupe mal cousue et frappait un grand coup dans les narines du

voisin ou de la voisine. Ceux qui étaient juste à côté fronçaient d'abord le nez, se soupçonnant eux-mêmes, puis rappelés à l'ordre par la forte senteur d'alcali qui leur faisait signe depuis le bord des vêtements des deux sœurs, ils changeaient de place aussitôt, quitte à rester attendre debout pendant deux heures. Elles allaient souvent ensemble. Tiens, appelons-les Myrtha et Claudine. Elles habitaient une vieille maison en fibro-ciment, avec des rajouts de pièces en tôles vertes et bordeaux. Un taudis qui leur ressemblait bien, en accord parfait avec leurs tenues vestimentaires. Jamais coiffées ou alors avec une dizaine de papillotes confectionnées avec un vieux France-Antilles. On pouvait même y lire : «Giscard d'Esta...» ou « Vaval nous a qu...». On pouvait lire, je le répète, mais seulement si on avait de bons yeux, car s'approcher si près était risqué. Outre l'odeur de coucoune poissonneuse qu'elles transportaient nuit et jour, leurs aisselles débordantes de poils frisés et drus, sentaient le concentré d'oignons. Lorsqu'elles gardaient les bras levés pour tenir le panier de bouteilles de mabi qu'elles amenaient pour les vendre près du canal, on pouvait voir, toujours avec de bons yeux, une espèce de petite crasse blanche enrobant jalousement chaque poil. Elles vendaient quand même, la boisson était délicieuse et fabriquée par un grossiste. Les gens lavaient juste l'extérieur de la bouteille, à l'endroit où elles l'avaient touchée, avant de consommer. Des deux, il y en avait

une grande mince et bien noire, c'était Claudine, l'aînée. La cadette, Myrtha, était sans doute de père différent, elle était plutôt sapotille et grassouillette, avec des petits yeux *lolis*, mais fureteurs quand même.

Myrtha et Claudine étaient célibataires, mais l'Esprit Saint avait dû encore passer par là, car elles avaient chacune deux *ti-bolomes sireurs-sireurs*, plutôt métis qui se ressemblaient tous les quatre. Qui donc avait bien pu engrosser deux femmes *senti-mové* comme cela ?

À moins d'être boulé, disait le voisinage, aucun type digne et empreint de virilité n'aurait pu tremper son épée dans une fange aussi immonde. Et c'était sûrement le même, qui avait fait de deux pierres deux coups (ou plusieurs coups) et prendre les deux sœurs dans le même ballant sexuel, car les enfants avaient les mêmes traits.

On avait même parlé, à un moment donné, de Giacomo. On disait que c'était lui qui avait coqué les deux, parce qu'il puait l'écrevisse un jour de l'an. C'est madame Philémond qui racontait ça, mais le bougre, tout Italien qu'il était, disait des *caltés mots-manman* pour se défendre et du coup, la rumeur n'avait pas persisté.

Elles ne se lavaient guère, on l'a compris, et lorsque l'on voyait un mince filet d'eau grise s'écouler d'en dessous la tôle-muret qui servait de salle d'eau s'en aller dans le canal rejoindre les autres ruisselets

voisins, on savait qu'elles devaient être accroupies, avec une petite bassine, nettoyant une fois par semaine, parfois moins, les morceaux de chairs pendantes par où elles avaient pris et redonné la vie. De l'autre côté, dans son jardin, monsieur Nestor Lapin les surveillait par un petit trou qu'il avait percé dans la tôle. Il ne voyait pas grand-chose, hormis les jupes relevées sur des croupes rebondies et le mouvement joyeux de la main droite ramenant l'eau vers les parties intimes. Il écoutait donc vicieusement les bruits de clapotis que généraient les rares épisodes de toilette et imaginait, le sexe bandé comme celui d'un taureau, que c'étaient ses propres mains qui venaient claquer les parties charnues de Claudine et de Myrtha. La plupart du temps, se tenant d'une main au poteau qui jouxtait la tôle qui servait de mur, il se caressait la verge de l'autre main, de plus en plus vite, jusqu'au jaillissement suprême qui le laissait pantois, l'œil trouble et la bouche baveuse. Il était voyeur et c'était son unique vice.

Un jour, Myrtha, en se penchant pour envoyer le reste d'eau sale par-dessus le muret, l'avait surpris ainsi, le pantalon sur les chevilles, le slip à moitié baissé. Honteux, il avait fait semblant de terminer de pisser en secouant un membre dur comme un bâton lélé et s'était rhabillé vite.

« - Mais enfin, pensait la jeune femme, venir pisser jusque là, au fin fond de sa propriété ! »

Elle n'avait rien laissé paraître de son étonnement

mais elle était rentrée toute chose, s'étant dès lors éprise de son voisin, de tout son voisin, mais éprise bien bien bien, c'est dire qu'elle en était tombée amoureuse, *blip* !

Heureuse de savoir qu'elle pouvait susciter le désir chez un homme, elle avait couru raconter ça à Claudine. Comme ni elle ni sa sœur n'avaient de mâle pour les cul-buter de temps en temps, elles réfléchissaient au moyen de trouver enfin un ou plusieurs soupirants-pénétrants. Depuis l'épisode du voisin, quand elle se lavait, elle enlevait carrément sa jupe et elle chantait fort :

« *Ay doudou, soulagé-mwen* », ce qui était un signal pour le naïf Nestor Lapin, tout intellectuel qu'il était, qui pensait qu'elles ne se doutaient pas de sa surveillance. Jamais, au grand jamais, il n'aurait demandé à l'une comme à l'autre de lui accorder des faveurs, elles sentaient la langoustine retraitée la plupart du temps et c'était pour lui, deux sacrées *cochonies*, sauf les jours où elles se lavaient. Les deux sœurs affichaient un décolleté permanent, poussant par-dessus les bonnets d'un soutien-gorge marron à force d'être sale, deux glandes mammaires à peine alimentaires. Même cela ne suffisait pas à inciter les regards masculins à s'attarder sur elles. Les bretelles seules étaient dégueulasses.

- Moi-même, pour *tomber l'état* ! minaudaient les hommes qui traînaient près de la marchande de *sandouiches*, avec un air entendu. Je préfère encore

utiliser mes cinq doigts et du gros savon, bien glissant...

Et les autres ricanait dur, s'esclaffant sur les odeurs diverses qui émaneraient du sexe des deux sœurs, mais quelques-uns, au fond d'eux-mêmes, auraient bien voulu essayer de les coquer pour voir. Ils se disaient que femmes malpropres, femmes salopes...

Pourtant, ces deux-là avaient une âme, savez-vous ? C'est-à-dire qu'elles expliquaient parfois à qui voulait bien les écouter - de loin - qu'en plus d'un p'tit coup, elles voulaient être aimées pour elles-mêmes, pour leur quintessence, intrinsèquement, cérébralement, plein de mots de cet acabit qui laissaient les autres perplexes. Comment des personnes qui ne se lavaient qu'une fois par semaine pouvaient avoir des aspirations intellectuelles et sentimentales ? Elles avaient dû trop lire et les philosophes leur étaient montés à la tête.

« - En vérité, ils auraient mieux fait de leur monter sur le ventre », se moquaient-ils.

Myrtha désirait très fort Nestor Lapin, non seulement parce qu'elle était en manque de sexe, mais il lui semblait aussi qu'il aurait pu être un homme idéal, matériellement et physiquement parlant. C'étaient les mêmes sentiments qui agitaient Claudine concernant, de façon plus pragmatique, le petit directeur de la bibliothèque municipale du Gros Morne.

C'est par hasard, je crois, que Claudine avait fait la connaissance d'une vieille dame, rencontrée à Quatre-Croisées un jour de grosse chaleur où elle se rendait à Petit-Bourg à pied. Elles avaient fait le chemin ensemble, se serrant sous un parapluie à cause de l'ardeur des rayons du soleil. La vieille, claudiquant, portant sur le visage et sur les bras des cicatrices de grande brûlée, était veuve du mois précédent et elle babillait sur les hommes qui sont persuadés de détenir, entre leurs jambes, une arme de séduction massive. Elle bavardait tandis que Claudine rigolait doucement, en montrant les trous des deux canines qui lui manquaient. Une bâchée était passée et trois hommes à l'arrière, la reconnaissant lui avaient crié :

-Ay lavéw, sakré isalope !

Et le *sissi-manmanw* qu'elle leur avait répondu manquait tellement de conviction que la vieille lui avait posé des questions. Pourquoi, comment, qui ?

Claudine s'était un peu confiée avec des tremblements dans la voix et soudain, la vieille dame lui avait dit, violemment, comme pour l'engueuler :

-An ni ba yo an dlo-coucouné !! Fais-leur la boire !

-Quoi ? avait questionné Claudine.

C'était bien la première fois qu'elle entendait cela et elle était très curieuse de savoir ce que ces mots pouvaient signifier. Son interlocutrice avait artic-

ulé :

-*An-dlo-cou-cou-ne* !

Et devant l'air *tèbè* de la jeune femme, elle avait ajouté :

-Reviens me voir samedi soir et amène ta sœur si tu veux. Je suis derrière la mairie du Saint-Esprit. La maison jaune. Tu demandes Man Zaïre, je t'expliquerai. Amène-moi juste une poule, une patte de *tinains* et des feuilles de bois d'Inde.

Claudine contait donc à Myrtha son aventure, tout en attachant les pattes de la poule qui se tordait dans tous les sens pour ne pas aller derrière la mairie du Saint-Esprit. Pour Myrtha, le seul inconvénient était les feuilles de bois d'Inde, elle n'en avait pas et il lui aurait fallu demander à monsieur Lapin, qui possédait un arbuste rempli dudit feuillage dans son immense jardin.

Nestor Lapin était d'obédience rosicrucienne. Le temple qu'il fréquentait était celui de Roches Carrées. Tout le monde savait ça, il n'en faisait pas secret. Voilà un homme qui était nanti plus qu'il ne le fallait. Son épouse avait été une belle femme bourgeoise qui venait d'une famille semi-békée, riche par hasard et elle lui avait laissé en mourant quelques mois après leur mariage, un beau pactole et des biens disséminés dans tout le nord de l'île. On avait bien parlé, en mal, de la mort de celle-ci d'ailleurs. Mais finalement et lâchement, par crainte

de quelque représailles forcément diaboliques, les gens s'étaient tus, pensant sincèrement que les « *wozcoix* » étaient des suppôts de Satan et qu'il leur fallait des âmes pour le bon fonctionnement de leurs « affaires ». Ils se trompaient sur toute la ligne, mais ils saluaient toujours monsieur Lapin avec déférence, dents dehors, dans des espoirs effrénés de retours de considération de sa part, d'autant plus qu'il travaillait aux Impôts, très gros directeur du service recouvrement.

Ce matin-là, Myrtha s'était décidée à demander à son voisin quelques feuilles de bois d'Inde. Longeant la longue barrière qui menait à sa maison, elle admirait le vert gazon et les innombrables fleurs qui l'agrémentaient, la gloriette en bois verni qui abritait un petit banc romantique, au-dessus duquel pendaient d'orgueilleuses orchidées. Elle se prit un instant à rêver d'y être assise, aux côtés de Nestor, yeux dans yeux et cœur dans cœur. Son rêve s'arrêta aussitôt devant la grande grille d'entrée en fer forgé blanc dont la sonnette, sur la gauche, représentait la tête de Méphistophélès portant une langue fourchue sur laquelle il fallait tirer pour faire connaître sa présence. Elle avait hésité longuement avant de toucher l'appendice doré. La cloche avait retenti. La maison étant située au milieu du jardin, Lapin avait bien mis quinze interminables secondes avant d'apparaître sur le seuil, puis de faire quelques pas sur la

véranda pour vérifier qu'il ne rêvait pas et que c'était l'une des sœurs malpropres qui était debout devant sa grille d'entrée...

Il y avait un bout de temps qu'il avait entrepris de demander à la mairie, où il était très bien vu, l'expropriation des deux sœurs, car leur cahute faisait tache au fond de son jardin.

On parlait de démolition, mais Claudine, l'aînée, se battait pour sa maison, même si elle tenait davantage du bidonville que de la case. Les choses s'étaient calmées lorsque que Lapin avait découvert qu'il pouvait surveiller leurs rares toilettes derrière la tôle qui fermait une partie de leur salle d'eau. Il avait remis à plus tard ses idées malhonnêtes et vicieusement, se rinçait l'œil une fois par semaine. Tout ce beau monde se rinçait quelque chose, collégialement et solidairement.

Apercevant Myrtha devant l'entrée, il était venu vers elle l'air un peu dégoûté et méprisant, lui avait demandé ce qu'elle faisait là, d'un ton si peu accueillant qu'elle avait hésité avant de répondre.

- Je ne suis pas marchand de bois d'Inde, sortez de devant chez moi, lui avait-il lancé menaçant, je ne veux pas de *salopetés* près de ma grille !

Et toute une flopée d'injures avaient jaillies de sa bouche de philosophe mystique rosicrucien, intello de surcroît, gros *tchap* également au service des im-

pôts.

Myrtha était partie sans demander son reste. Quel reste d'ailleurs ? Une bouffée de rage s'était emparée de son cœur et elle avait souhaité le pire au bonhomme malotru. Elle avait oublié, sous le coup de l'affront, son désir tenace de l'avoir entre les jambes et toutes ses belles théories concernant l'amour éternel. Claudine, en écoutant les faits, avait aussi maudit son voisin, mais à voix basse.

Elles avaient décidé de partir quand même sans les feuilles en question, la poule enfermée dans un gros sac de jute et les tinains dans un autre.

En chemin, elles devisaient, glosant sur la méchanceté des gens, de Lapin, sur l'indifférence du directeur de la bibliothèque du Gros-Morne, sur toutes ces personnes qui les méprisaient constamment. Il ne leur venait pas à l'idée que de se laver plus souvent, en se parfumant un peu - l'eau de Cologne suffirait - leur aurait évité bien des ennuis. Mais que voulez-vous ? Personne ne leur avait appris l'hygiène corporelle, même pas celle qui les avait éduquées. Par une merveilleuse coordination de la nature et de la lune, elles avaient leurs règles au même moment et cet événement annonciateur de vie les confinait encore plus dans leur malpropreté. Elles ne se lavaient surtout pas, le même bout de tissu entre les jambes du matin au soir, et l'odeur du sang putride montait, redescendait, laissant derrière

elles un sillon de puanteur, odeur fétide que suiv-
aient les chiens-fer errants, en quête d'une infamie à
grignoter.

-*Mache* ! criaient-elles, sans se douter que c'était
leur propre fumet qui les attirait.

Et les chiens suivaient de loin, persuadés qu'ils ne
s'étaient pas trompés de cible, et que l'odeur
faisandée qui les précédait était le signe manifeste
de quelque repas alléchant.

Elles avaient pris un taxi collectif qui les avait
débarquées à l'arrêt suivant, car les autres voyageurs
avaient protesté contre l'odeur.

- *Yo ka pitt !! Tchia !*

- *Nou ka touffé !*

Et sous une pluie d'insultes distribuées de part et
d'autre des protagonistes, elles avaient continué la
route à pied, transpirant sous le soleil méchant. Ar-
rivées tant bien que mal au Saint-Esprit, elles
avaient dû attendre deux heures que Man Zaïre ar-
rive et avaient percé un trou dans le sac de jute pour
que la poule respire un peu. Myrtha commençait à
rouspéter, disant qu'elle ne connaissait pas la vieille,
qu'une poule, ça coûtait cher et qu'elle ne voyait pas
en quoi des *tinains* auraient pu persuader la veuve
de les aider. En rien, elle n'avait pas tort. Man Zaïre
était apparue soudain devant elles, retroussant son
nez de dégoût et demandant :

- Qu'est-ce qui sent mauvais comme ça ?

Et les deux avaient bien vite serré les cuisses pour

étouffer soi-disant l'odeur d'huîtres d'Oléron revenues d'un périple autour du monde. La vieille avait pris la poule et les *tinains* et babillait pour les feuilles de bois d'Inde.

-Mais à quoi servirait tout ceci ? avait demandé Myrtha, à son retour du poulailler.

Elle leur avait répondu qu'elle avait des invités le dimanche suivant et qu'étant veuve et un peu démunie, il lui fallait bien donner à manger à ces gens, qu'elle ne rendait jamais un service sans contrepartie, que si elles n'étaient pas contentes, elles pouvaient repartir chez elles, mais que la poule était déjà dans son poulailler et qu'elle n'en ressortirait pas avant dimanche.

Se sentant couillonnée, Claudine avait commencé à jeter son corps en l'air, mais madame Zaire lui avait proposé de :

-Avan lévé fâché, sizé et kouté !

« Je ne m'appelle pas madame Zaire. Mon vrai nom est celui de l'homme que j'ai épousé en deuxième noce, De Boisgarnier du Bellay. Regardez la maison sur le morne, en face de vous. C'est la plus belle maison de la commune et c'était la mienne il y a encore deux mois de cela ».

Claudine et Myrtha avaient levé les yeux et admiraient une somptueuse villa de trois étages qui possédait à elle seule plus de fenêtres que toutes les maisons environnantes. Leurs contours étaient peints en indigo tandis que la façade était habillée de